

LES NOUVELLES D'ALEXIS

BULLETIN D'INFORMATIONS DE LA PROMO HEC 65 TOCQUEVILLE

NO. 37 MARS 2016

Tu trouveras dans ce numéro :

- Quelques réflexions et suggestions concernant le contenu des « Nouvelles d'Alexis »
- Le compte rendu de notre 50^{ème} Anniversaire, qui vient d'être publié dans « Hommes et Commerce »
- Les notices en souvenir de Guy Scherrer et Panya Souvanna-Phouma, décédés il ya quelques semaines. Il convient de remercier Luc Trouillard et François Michiels qui se sont investis dans la rédaction de ces documents.

Dans la rubrique « Nécrologie », nous venons d'apprendre le décès, à Londres, en novembre 2015, d'Hacène Amalou.

Dernière minute : notre camarade Pierre Favier vient de rentrer d'une chasse à l'arc au Cameroun et de raconter son épopée. L'originalité du sujet et la verve de l'auteur nous conduisent à publier l'intégralité, photos à l'appui, du reportage. Ceux qui voudraient des commentaires supplémentaires peuvent contacter Pierre (pcfavier@orange.fr; 06 21 29 66 31).

A propos des « Nouvelles d'Alexis »

C'est, depuis des années, le bulletin de liaison de notre Promo. Il paraît régulièrement, lorsqu'il y a des informations suffisantes à diffuser. Il est vrai – et certains n'ont pas manqué de le faire remarquer – que les derniers numéros n'étaient pas très réjouissants, car

contenant surtout les notices nécrologiques revues et corrigées de camarades. Il y a deux raisons à cela.

Compte tenu de notre âge, il faut désormais s'attendre, c'est inéluctable, à un flux régulier, et croissant, d'annonces, soudaines ou anticipées, de décès. C'est une réalité et nous n'y pouvons rien. Soit nous continuons à donner consciencieusement des nouvelles de chacun, comme jusqu'à présent, soit nous occultons la diffusion de tristes événements. Nous sommes actuellement environ 255 encore en vie. Nous avons fait, depuis 4 ans, l'effort de garder fidèlement en mémoire les 45 qui nous ont quittés. Faut-il abandonner cette pratique pour les 255 restants ?

Les « Nouvelles d'Alexis » seraient à l'évidence une publication plus enthousiasmante si, parallèlement aux décès, il était possible de diffuser des « tranches de vie » intéressantes venant des 250 survivants. Très rares sont ceux qui ont la volonté et l'énergie de rédiger, à l'intention des autres, des récits simples et originaux présentant des expériences vécues. Combien de suggestions, de requêtes, de relances avant d'obtenir un texte ! Il importe donc que chacun d'entre nous prenne des initiatives, au lieu de se morfondre devant le nombre de camarades décédés, en étant convaincu que son « papier » sera lu et apprécié, voire déclenchera des réactions et des contacts. Pas de timidité, pas de pudeur déplacée. Nous sommes des acteurs, pas des consommateurs passifs.

L'élaboration de notices en souvenir de nos camarades disparus représente un énorme travail. Dans chaque cas, il faut contacter la famille pour obtenir des éléments factuels précis ; il faut découvrir avec qui dans la Promo le défunt avait gardé le contact et lui demander de préparer un document structuré à l'intention de tous, ce qui exige de limiter les remarques « intimistes » et les souvenirs propres à un petit cercle d'initiés. L'expérience montre qu'un certain nombre d'amis même « très proches » se refusent à cet effort.

Alors, que faire ? Philippe Benoit, dont la créativité est reconnue, a proposé il y a 2 ans une solution d'apparence saugrenue mais, à la réflexion, efficace : que chacun d'entre nous, tant qu'il a des capacités intellectuelles, rédige en 1 page, et en s'inspirant des documents déjà diffusés (disponibles sur notre site internet), sa notice, à l'exception du dernier paragraphe. Cela ne sera pas trop difficile, chacun ayant en tête, ou dans ses dossiers personnels, les éléments factuels. Ce « projet » serait stocké en réserve auprès des Délégués... Annexé figurerait une sorte de « testament » indiquant qui (épouse, enfants...) serait compétent pour revoir et compléter le texte et quel camarade de Promo pourrait être le signataire de la notice. Cela ne ferait mourir personne et faciliterait la concrétisation de nos souvenirs. Si nous mettions en place une telle organisation, HEC 65 Tocqueville serait, à nouveau, un groupe exceptionnel.

Toutes les réactions et suggestions seront bienvenues.

H.65

50^e ANNIVERSAIRE

La promotion H.65 "Tocqueville" a fêté le 50^e anniversaire de sa sortie de l'Ecole le 18 juin 2015. Elle est l'avant dernière promo à avoir suivi ses 3 années de scolarité à Malesherbes. Elle a eu la chance d'intégrer juste après la fin de la guerre d'Algérie en 1962; elle était déjà diplômée en mai 1968. Elle a étudié à HEC à l'apogée des "Trente Glorieuses" et est entrée dans la vie active avec la confiance et l'énergie décrites par le Général de Gaulle lors de l'inauguration du campus de Jouy en juillet 1964.

Autre caractéristique de cette promo: sa forte homogénéité intellectuelle, au-delà de la diversité des personnalités. Les "fisticis" qui la composent ont reçu la même formation secondaire, ont préparé ensemble le concours dans un petit nombre de lycées renommés, ont passé des épreuves communes à tous sur un programme spécifique... Par la suite, à HEC, ils ont suivi au quotidien exactement les mêmes cours, tant dans les amphis que dans les "comptoirs". Ils ont les mêmes souvenirs.

Le 50^e anniversaire a, en réalité, été préparé de longue date par l'équipe des Délégués de promo. Jean-François de Chorivit a organisé la patiente recherche de la trace systématique de tous les membres de la promo, en particulier de ceux qui, pour de multiples raisons, ne s'étaient pas manifestés depuis des années. Le résultat est un annuaire complet, régulièrement mis à jour et diffusé, donnant l'adresse mail et le téléphone portable de chacun; ce qui a permis de renouer de nombreux contacts. L'organe de liaison de la promo, "Les Nouvelles d'Alexis", donne très souvent des informations, surtout personnelles, sur les uns et les autres et s'efforce de garder le souvenir des camarades disparus. Une reconstitution précise des prépas et des comptoirs a été menée à bien et diffusée. Fin 2013, HEC Alumni a organisé un grand concours de souvenirs; la promo 65 l'a emporté, avec plus de 150 contributions. Yves Kergrohenn, qui avait commencé à concevoir un projet de "Mémoires", a saisi l'occasion pour mobiliser, avec patience et détermination, l'énergie de tous dans ce concours et a ainsi rassemblé un riche trésor de



souvenirs; ce qui lui a permis d'élaborer les "Mémoires" sous la forme d'un livre de 180 pages dont les participants au 50^e anniversaire ont eu la primeur (avec une dédicace personnalisée). Dans la foulée, le camarade Jean-Paul Billot, le très actif président d'HEC-Marine, a recueilli les souvenirs des 52 membres de la 65 ayant fait leur service dans la Royale, rassemblés dans un ouvrage intitulé "Réminiscences". Parallèlement, Michel Gréget a conçu et monté un site internet (www.tocqueville65.fr) qui présente un très grand nombre de documents et de photos ayant trait à la promo et à ses réunions successives (Paris, Chinon, Clos Vougeot, Epernay, Dinard). Le site est mis à jour en permanence. Les clichés du 18 juin 2015 y figurent. Dès l'automne 2014, Gérard Noël, plus particulièrement chargé, au sein de l'équipe des Délégués, des festivités du 50^e anniversaire, a conçu, diffusé et dépouillé un questionnaire envoyé à tous les camarades pour mieux connaître leurs attentes et leurs souhaits. Des réponses, il apparaissait clairement que la convivialité, le plaisir de se retrouver informellement et librement...

étaient des objectifs unanimement recherchés. D'où le choix d'une "garden party" (de 12h à 19h), en juin (longues journées et temps clément) et en semaine (pour laisser libre le week-end). La date du 18 juin 2015 a été choisie et a fait l'objet, dès le début de l'année, d'une campagne de "teasing" pour qu'elle soit notée dans les agendas. Dans le même temps, le camarade Hubert Jousset proposait aux Délégués de mettre à leur disposition sa belle et grande maison du Vésinet, facile d'accès et dotée d'un agréable jardin. Proposition généreuse et fort à propos. C'est donc 160 personnes, 100 "fisticis" et 60 de leurs "Suzies" qui se sont retrouvés le 18 juin chez Hubert et Marie-Laure Jousset. Les camarades venaient de toute la France... et même de New-York ou de Singapour. Des tentes avaient été dressées, comme pour un mariage, et abritaient des buffets bien garnis. Les retrouvailles, enregistrées par un photographe professionnel, furent chaleureuses et joyeuses. Le jardin était orné de grandes affiches représentant la majestueuse façade du 108, Malesherbes, la photo officielle de la promo en 1965, l'inauguration

de Jouy, les affiches des BOOM 63 et 65, Guy Lhérault (Directeur de l'École, malheureusement décédé à l'âge de 100 ans quelques jours avant)... Sur la photo de promo prise en 1965 dans la cour de l'École, chacun a cherché à reconnaître des visages un demi-siècle avant. Une salle de cinéma projetait en continu "Suivez le cuistre", film tourné en 1964, (avec Dutto et Balonchard en vedettes), ainsi que "Un examen pour rire", enregistré à l'École et diffusé par l'ORTF en 1963. Le long de la piscine, le photographe a enregistré pour la postérité de nombreuses photos de groupes formés par affinités. Les sourires des participants et leurs commentaires laissent penser que la Promo HEC 1965 "Tocqueville" aura plaisir à se retrouver à l'avenir pour d'autres joyeux anniversaires.

Par Jean-François de Chorivit (H.65)



... et la promo 65 en 2015.

HEC 1965 PROMOTION TOCQUEVILLE

Guy SCHERRER

Guy Scherrer naît à Mulhouse le 11 juin 1943. Il est l'aîné d'une famille de 5 enfants (3 garçons et 2 filles). Sa famille habite Saint-Amarin (Haut-Rhin), petit village de 2 000 habitants niché aux pieds des Vosges à 20 kilomètres au nord-ouest de Mulhouse. Son père est ingénieur chimiste dans l'industrie textile, activité majeure de la région. Guy restera toute sa vie marqué par ses racines alsaciennes (« L'Alsace, c'est là où je suis ») et les valeurs inculquées par sa famille : rigueur, goût du travail bien fait, fidélité aux engagements, sens des responsabilités...

Après des études primaires à Saint-Amarin, Guy poursuit sa scolarité à Thann, la ville proche, où il se révèle un excellent élève. Il prépare HEC à Sainte-Geneviève. Surnommé « La vedette » (d'où son trombino : « Vedette qui a tout fait pour ne pas le paraître et en garder le sobriquet »), champion de saut en hauteur et de lancer de javelot, il est durant 3 ans capitaine de l'équipe d'athlétisme d'HEC. Doté d'une remarquable pointe de vitesse, il est aussi ailier dans l'équipe de rugby et marque de nombreux essais en coin, sous les encouragements admiratifs de Martine. Il fait partie, comme chargé des sports, du groupe Denieuil pour les élections du Bureau des Elèves. A Pâques 1965, il organise un magnifique voyage en Russie, dont nombre de camarades se souviennent encore.

Après un service dans la Coopération au Maroc comme enseignant, il épouse Martine : ils auront 3 enfants (Marie, Thomas et Benoît). Il entre comme assistant chef de produit chez Procter et Gamble. En 1969, il est recruté par la Biscuiterie Nantaise, où il sera successivement Chef de Produit, Chef de Groupe, Directeur Marketing (1973), Directeur Général (1980) puis PDG (1990). Il fait du Choco BN un succès commercial extraordinaire, pour la plus grande satisfaction de sa maison mère, General Mills. Parallèlement, il joue un rôle très actif sur le plan local au Centre des Jeunes Dirigeants puis comme Vice-président de la CCI de Nantes. Ne trouvant plus de satisfactions dans ses responsabilités professionnelles (la BN est désormais une filiale de Pepsi), Guy démissionne en 1996 et, électron libre, décide de changer complètement de vie. Entre temps, il connaît une magnifique aventure : il prend en 1992 la présidence du Football Club de Nantes, alors en grandes difficultés ; et 3 ans plus tard- exploit exceptionnel - il conduit les Canaris au titre de Champions de France. Avec son grand chapeau et son écharpe jaune, il est l'idole des supporters du club et une figure des reportages télévisés.

Original, épris de liberté, passionné, il s'investit par la suite dans ses multiples hobbies- la littérature, l'histoire, la musique... - et ses engagements bénévoles, dont la Fondation du Manteau de Saint-Martin. Atteint d'un cancer, il décide de résister et va garder jusqu'à la fin une étonnante vivacité intellectuelle. Il est emporté en quelques mois et décède au milieu de ses proches le 14 décembre 2015.

Luc Trouillard

HEC 1965 PROMOTION TOCQUEVILLE

Panya SOUVANNA PHOUMA

Panya Souvanna Phouma naît le 9 juillet 1943 à Luang-Prabang, très jolie vieille ville du nord du Laos, renommée pour ses anciens temples bouddhistes et classée, à ce titre, par l'UNESCO au Patrimoine mondial de l'Humanité. Son père, le Prince Souvanna Phouma, est un neveu du Roi ; il a fait des études d'ingénieur en France et occupe déjà de hautes fonctions gouvernementales. Sa mère, Claire Aline Allard, est eurasiennne. Le ménage a 4 enfants (2 garçons et 2 filles) dont Panya est le cadet. Depuis 1893 le Laos est sous protectorat français ; après le départ des français d'Indochine, le Laos devient indépendant en 1953. Panya passe son enfance au Laos et, pour ses études secondaires, est envoyé par ses parents en France à Saint-Jean de Passy puis à l'Ecole des Roches en Normandie.

Panya intègre la Promo 65 d'HEC par le canal de l'Académie Commerciale. Il est connu de tous ses camarades comme « Le Bonze ». Il complète ses études à la Harvard Business School en 1967. Il revient alors au Laos, où son père est à nouveau Premier Ministre depuis 1962 ; il occupe des responsabilités au Ministère des Eaux. Il est nommé en 1969 Directeur Général de Royal Air Laos ; compte tenu des fonctions de son père, qui est « neutraliste » pro-français dans un sud-est asiatique en guerre, les missions de Panya dépassent largement le cadre traditionnel du transport aérien. Il épouse Salika Siddhisariputra en 1970 ; ils auront 2 fils.

Le Laos est pris dans la tourmente de la guerre du Vietnam ; la piste Ho Chi Minh, qui permet à Hanoï d'approvisionner le Viet Cong au sud-Vietnam, passe par le Laos où le mouvement communiste Pathet Lao est devenu extrêmement puissant. En 1975, le Pathet Lao prend le pouvoir, renverse la Royauté et établit un régime communiste brutal. Panya met sa famille à l'abri en Thaïlande et réussit à s'échapper, juste avant d'être emmené en « camp de rééducation », en traversant le Mékong à la nage. Après un séjour en France, il retourne en Thaïlande où il épouse en seconde noces Panavida Jube Suriyasat. Deux fils jumeaux naîtront de cette union.

Il quitte le sud-est asiatique pour un long périple qui le conduit en Arabie Saoudite, au Yémen, aux Etats-Unis et parfois en Europe. L'évolution de la situation politique lui permet toutefois de renouer progressivement avec ses origines : il développe des activités touristiques et de restauration au Cambodge et élabore des projets au Laos.

Victime d'une crise cardiaque en 2014, il doit ralentir son action et limiter ses déplacements. Il partage désormais son temps entre l'île de Ré et la Floride, entretenant ses nombreuses relations nouées tout au long de sa vie. Il s'éteint le 17 janvier 2016 à La Rochelle.

Notre Petit Prince a rejoint son « Royaume du Million d'Eléphants » qu'il aimait tant.

François Michiels

SAFARI BUFFLE SUR LA VINA, ZONE 22

FEVRIER 2016

Pierre FAVIER, avec Benjamin PEGEOT

Et ben voilà mon ami ! Rentré du Cameroun la semaine dernière. Et depuis bien sûr on n'arrête pas de me dire : « Alors, comment ça s'est passé ? Tu l'as eu, ton buffle ? »

Donc le mieux est que je mette ça sur le papier et que je te l'envoie, ça m'évitera d'avoir à raconter cinquante fois la même chose.

Autant te le dire de suite : Non, je n'ai pas « fait » mon buffle à l'arc.

Entre parenthèses, tu ne crois pas qu'il faut être un peu frappadingue pour chasser à l'arc ?

Si tu demandes au pisteur africain de base, la question ne se pose même pas : Il est trop con, le blanc, à courir la brousse avec son bambou, là, quand il peut avoir un bon vieux fusil ! Bien simple, ils n'y croient pas. Et surtout ils ne comprennent pas qu'on recherche la difficulté. Pour eux, la chasse, c'est mettre de la viande par terre, et basta. La chasse est juste un moyen ancestral de nourrir leur famille. L'essentiel est que ce moyen soit le plus efficace possible.

Par contre dans la perception politiquement correcte de l'européen de base, c'est devenu assez curieux : Tu dis que t'es chasseur, mon pauvre ami il y a de bonnes chances, tellement on a mauvaise presse, qu'on te catalogue sale viandard, peut-être même plus ou moins facho. Mais si t'ajoutes « à l'arc », bizarrement on lève le sourcil, intéressé, limite respectueux. Chasse à l'arc égale chasse écolo... ce qui devient donc presque tolérable.

Bon, rassures-toi, ça n'est pas du tout pour ça que je suis passé à l'arc et aux flèches. C'est juste qu'après vingt ans à tirer au fusil à peu près tous les animaux africains, j'arrivais à saturer un peu, et pour moi l'arc était un nouveau challenge. D'autant plus que je n'avais pas besoin de ça pour nourrir ma famille. Et tu sais quoi ? A l'arc j'ai sans doute tué dix fois moins, mais j'ai pris à chasser dix fois plus de plaisir : Tiens, rien qu'un impala. A l'approche, bien sûr, je ne te parle pas des bêtes assassinées sur un point d'eau. Au fusil, c'est une formalité, on n'en cause même pas. A l'arc, je te jure que ça peut être le pied géant, et quand tu as ton trophée, tu l'as vraiment gagné, tu peux en être fier!

Pour commencer, que je te plante le décor :

Le Nord Cameroun, je connais bien, mais je n'avais jamais chassé sur la Vina, zone 22, gérée par Frédéric Dumont. Cent trente mille hectares bordés à l'ouest-nord-ouest par la Vina, à peine à deux heures de N'Gaoundéré par la superbe route que viennent de réaliser les américains en direction du Tchad. Un ami carabinier m'avait juste dit qu'elle était superbe, très accidentée et vallonnée, sillonnée de nombreuses ravines, et donc difficile à chasser. Il s'y était cassé les dents (déjà !) sur les buffles, particulièrement sauvages et très « sur l'œil » dans le secteur. J'étais prévenu, et il avait foutrement raison ! D'autant plus que cette année, la saison étant très en retard, les pailles étaient assez mal ou pas du tout brûlées, ce qui offrait aux buffles une foule de refuges quasi inexpugnables.

Très beau campement, confortable, chaque « boukarou » décoré avec goût, et pourvu de toilettes et, luxe appréciable, de douches chaudes. Excellent service, bonne cuisine, vaste restaurant dominant la Vina. Parfait.



Mon « boukarou »



Benjamin au restaurant



Traversée de la Vina au petit matin

Curieusement, la zone de chasse se trouve de l'autre côté de la rivière. Tous les matins on traverse donc la Vina à la rame. Les véhicules de chasse sont sur l'autre rive. En cas de besoin, on les ramène sur un bac manuel. Je m'y trouvais, seul chasseur à l'arc, en compagnie d'un couple de mormons américains, fort sympathiques. Ils étaient guidés par Christophe Le Mée (que *je retrouvais par hasard vingt ans après Bamako !*) et ils allaient faire un très bon safari : L'éland bien sûr, mais aussi un beau koba, plus un bubale, un cobe, un joli phaco, et, cerise sur le gâteau, un python de près de cinq mètres. Ils sont repartis ravis !



Feu de brousse



La zone 22, pistes et mayos

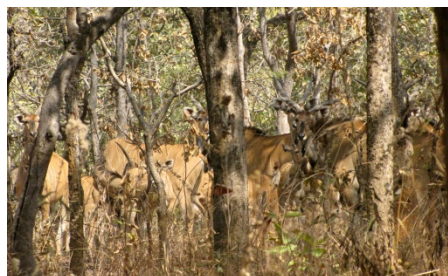


Une mare, entre « Cascade » et « Assana »

Sur la Vina, la faune est assez différente de celle de la région du Faro, que je connais bien. Ici, parfois un éléphant occasionnel, mais surtout pas de lions ni de panthères, juste quelques hyènes, et cette quasi absence de grands prédateurs influe naturellement sur la répartition des animaux. On trouve curieusement assez peu de cobes de Buffon, mais beaucoup de bubales et surtout de cobes Defassa. Et pas mal de très gros phacos. Ici ils ne sont pas systématiquement bouffés par les lions ou les panthères avant de se faire de belles moustaches. Les Kobas, (hippotragues *rouannes*) sont plus difficiles à trouver, mais nous avons vu de beaux trophées. Pour ce qui m'intéressait en priorité, à savoir les buffles, leur population est vraiment abondante, il y en a partout. D'ailleurs il ne s'est pas passé un jour sans que nous ne trouvions un pied à suivre. Presque toujours des troupeaux, les solitaires que nous cherchions en priorité étant évidemment bien plus rares. Mais le plus étonnant est l'incroyable densité de la zone en Elands de Derby. D'après Fred, il y en aurait même de plus en plus... Je me souviens pourtant d'une époque et de zones où l'éland était un animal mythique, furtif, fantomatique, terriblement difficile à trouver et à approcher. Sur la 22, c'est incroyable, pendant notre quête du buffle, sans les chercher, nous en avons vu quasiment tous les jours, et depuis la piste ! Des troupeaux, des solitaires ou bien un groupe de mâles... Au point que je commençais à me dire qu'à l'arc, j'aurais eu plus de chances de tirer un éland !



Bubales, sur « Tropicque »



Troupeau d'élands, sur la piste « Bouba »



Jeunes Defassa, sur « Peuls »

Nous faisons une bonne équipe, Benjamin Pegeot, mon guide et ami, nos deux pisteurs, Grand Moussa et Yaouba, plus Nana le porteur d'eau, tout ça embarqué dans un bon vieux Toyota des familles.



Le véhicule de chasse et son équipe



Benjamin, Grand Moussa, Yaouba et Pierre, mayo Woko

Je dis une bonne équipe, car autant Benjamin, qui avait à cœur d'effacer notre échec de 2014 au Burkina, que les deux pisteurs, se sont vraiment arrachés jusqu'à la fin pour tenter de m'amener en position de tir. Je reste admiratif en particulier de la motivation des deux pisteurs, alors qu'à leur idée, il faut vraiment que le blanc soit tombé sur la tête pour aller chercher un buffle avec un arc et des flèches.

Pourtant, bonne équipe ou pas, cette fois-ci non plus, pas de buffle à l'arc...

Mais c'est tout à fait dans l'ordre des choses, surtout ne sois pas désolé pour moi. Bon, d'accord, après mon buffle de forêt il y a quelque temps et mon water-buffalo australien de 2012, je n'aurais pas été mécontent de me faire le buffle de savane qui m'avait déjà échappé au Burkina l'an dernier.

Mais quand je dis que c'est dans l'ordre des choses, si tu ne te rends pas bien compte, il faut savoir qu'obtenir un trophée de grand animal à l'arc est quelque chose comme cinquante fois plus difficile qu'à la carabine. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Howard Hill, la légende américaine du « bowhunting ». Pas n'importe qui. Mais ça n'a aucune importance, puisque ce qu'un archer recherche, c'est la beauté de la chasse, du pistage, de l'approche. Et ta chasse n'a pas besoin de « réussir » pour être belle. La chasse à l'arc comporte tellement d'impondérables, demande une telle conjugaison d'éléments favorables, que le « kill » ne peut être que la cerise sur le gâteau.

Bon, je te vois d'ici sourire en coin : Non, détrompes-toi, je ne suis pas en train de me fabriquer des excuses pour n'avoir pas réussi. Si je n'ai pas scoré, après avoir trouvé et suivi des buffles chacun de mes dix jours de chasse, c'est que je n'ai pas été assez bon.

Point barre.

Mais c'est juste pour t'expliquer un peu comment ça se passe.

Que ce soit à l'arc ou à la carabine, on piste de la même façon, mais un bon flingue en mains, si tu tombes sur le troupeau à mauvais vent, ou bien si les bêtes te voient trop tôt et prennent le large, ce n'est pas trop grave : Tu leur laisses le temps de se calmer, puis tu reprends le pistage, et au bout de deux ou trois fois tu finis bien par trouver la faille, le beau mâle qui passe entre deux buissons à quatre-vingt ou cent mètres, l'occasion de le tirer sans trop de problèmes.

Quand tu chasses « the hard way », comme dit Howard Hill, ce n'est pas du tout le même tabac. Parce que même avec un matériel parfait, arc suffisamment costaud, et surtout une combinaison flèche-pointe très lourde et très performante, (ça, je l'avais bien chiadé, mais je ne vais pas t'embêter avec des détails techniques)



Pointes Grizzly & Ashby . Fûts « Grizzlysticks UFOC » . Poids total de la flèche 950 grains (68 grammes)

... même avec un matos au top, tu ne tires pas ce genre d'animal potentiellement dangereux à plus de 20-25 mètres, trente maxi. Et pas sous n'importe quel angle, l'idéal étant les trois-quarts arrière, pour pénétrer derrière l'imposante masse musculaire de l'épaule, briser éventuellement une côte, et traverser complètement, c'est primordial, toute la cavité thoracique. L'animal est alors tué très vite pas asphyxie, les deux poumons remplis de sang.

Ce genre de tir ne se fait pas au vol. Il faut pouvoir décocher sans que l'animal se doute une seconde de ta présence. Par exemple, en Australie, j'avais pu parvenir à une quinzaine de mètres de mon solitaire sans l'alerter. Je l'ai tiré à 15 mètres trois-quarts arrière alors qu'il se penchait pour boire, puis j'ai doublé à 18 mètres quand il s'est retourné brusquement pour remonter le talus. Il est mort en dix secondes sans jamais avoir la moindre idée de ce qui lui arrivait. Scénario idéal. Parvenir tout près d'un animal aussi impressionnant sans jamais être ni vu, ni senti, ni entendu, c'est ce qui rend les approches si difficiles et si excitantes, ça te booste un max l'adrénaline, et c'est ça que j'aime.

Mais pour conclure à l'arc, tu as compris qu'il faut non seulement que l'équipe, puis le chasseur, fasse un travail parfait (*choix du pied à suivre, pistage, repérage du gibier sans être vu, approche à portée de tir...*), mais encore que la chance soit avec toi : Que le vent, ce putain de vent, soit stable, qu'il n'y ait pas trop de brindilles et de feuilles sèches par terre, que le buffle à tirer soit accessible, debout et dans une bonne position, que tu disposes d'une bonne fenêtre de tir, etc... Tout un tas d'éléments qui ne dépendent pas de toi, qui sont juste le fait du hasard.

Tu t'étonnes que ce soit si foutrement difficile ?

Mais avant d'en arriver là, la première chose est de trouver le plus tôt possible un pied assez frais pour pouvoir remonter le gibier dans un délai raisonnable. Pour ça, on roule doucement sur la piste, on inspecte les salines...



Grand pied de buffle, mais 2 jours...



Inspection d'une saline, piste « Cascade »



Pied de solitaire, tout frais !

Bien entendu, dans la grande majorité des cas, il s'agit du passage d'un troupeau, où il y a généralement deux ou trois mâles, dont peut-être un vieux taureau tirable. A supposer qu'on arrive au contact sans se faire repérer, reste à trouver ce « bon » buffle, ce qui n'est jamais évident quand on a affaire à un groupe important, souvent déjà couché dans les brûlis.

Mais admettons. On a repéré un beau mâle. Maintenant il faut faire des plans pour approcher cet animal précis à portée de flèche sans se faire ni voir, ni entendre, ni éventer ! Quand on a affaire à une vingtaine de paires d'yeux et d'oreilles, de plus sur un sol couvert de feuilles sèches, ce n'est pas du gâteau. C'est même quasiment mission impossible. D'autant plus qu'on ne peut pas, en tous cas pas à l'arc, tirer un animal couché. Il faut donc attendre qu'il bouge, ce qui peut durer très longtemps. En espérant que le vent ne tourne pas entretemps ! A tous les coups il tourne, les buffles se lèvent, muflé dressé, et détalent dans un nuage de poussière. Et une fois les bêtes alertées, tu peux te brosser pour les approcher à portée d'arc.

Une autre caractéristique de la zone 22, qui est superbe, variée, vallonnée, est d'être entrecoupée de nombreux « mayos ». Les mayos sont des ruisseaux plus ou moins temporaires, le plus souvent réduits, en cette saison, à une succession de mares et de bancs de sables. Ils sont encadrés de talus souvent escarpés, toujours boisés de grands arbres verdoyants avec des sous-bois très sombres, encombrés de branches et de

lianes, pourtant à peu près praticables. Mais surtout le long de ces mayos croissent de vastes étendues de ces grands roseaux terriblement serrés, quasi inextricables, que là-bas on nomme « tolérés ». Les animaux, phacochères, guibs et autres, y font des tunnels étroits et sont là-dedans comme des rats dans un champ de blé. Sans parler des buffles, bien entendu



Le mayo Woko, bancs de sable et grands « tolérés »



Les buffles sont rentrés là-dedans...

Combien de fois avons-nous pris le pied tôt le matin, suivi sans trop de problème, pour voir la piste progressivement s'incurver en direction du mayo ? Et des foutus tolérés.

Nous savions qu'ils étaient là-dedans, parfois nous voyions bouger le sommet des roseaux... Ce qui nous faisait une belle jambe. Même à la carabine, je ne me serais pas vu suivre un animal potentiellement dangereux dans ce genre de tunnel. A l'arc, c'était totalement exclus.

Il n'est guère étonnant que nous nous soyons plantés chaque fois que nous avons tenté d'approcher un de ces troupeaux.

Un des derniers jours pourtant, une tactique assez simple allait nous mettre à deux doigts de réussir: Nous avons remonté sans problème un groupe de buffles qui marchaient tranquillement devant nous, avec un vent relativement stable de trois-quarts face droite. Peu d'espoir de les approcher de cette façon. Alors Yaouba nous a emmenés très vite faire une grande boucle par la gauche pour recouper la route probable du troupeau.

Masqués derrière un bouquet d'arbre, nous avons pu voir les buffles venir droit sur nous, tranquilles... Avec un peu de réussite, ils allaient défiler les uns derrière les autres à dix mètres sur ma gauche. J'avais déjà encoché ma flèche, restait à espérer que « le » mâle arriverait dans les premiers...

Le buffle de tête, une jeune vache d'un bel orange, suivie de près par un gros noir (waouh !) n'était plus qu'à une quarantaine de mètres, quand évidemment, une p... de bouffée de vent...

Et merde !

Malheureusement, c'est la seule fois où nous avons eu l'occasion de recouper la trace des buffles.

Bien entendu ce qu'il nous aurait fallu, ce que nous recherchions obstinément, c'est trouver le pied d'un solitaire, bien plus facile à approcher à portée de tir, sans avoir à se poser des questions sur le choix de la bête. Mais voilà. Des solitaires, il y en a sur la zone. Pas des masses, évidemment. D'où le dilemme : Quand on trouvait de bonne heure la piste d'un troupeau. Quoi faire ? La suivre, sachant que la conclusion serait très difficile et dépendrait d'une bonne dose de chance, ou bien laisser tomber en espérant trouver plus loin le pied d'un solitaire ?

Nous avons ainsi perdu énormément de temps à chercher. Mais nous savions bien qu'un buffle isolé était notre meilleure, peut-être notre seule chance.

Au bout de plusieurs jours à tourner en long et en travers sur les pistes défoncées, nous avons déterminé grosso-modo un ou deux secteurs dans lesquels ces vieux mâles semblaient avoir leurs habitudes. Il y en avait un, en particulier, entre les pistes « Peuls » et « Bororos ». Mais c'était dingue. Il semblait que nous arrivions toujours au bon endroit au mauvais moment, ou bien au bon moment au mauvais endroit ! Le solitaire n'était pas « sorti » ce matin, ou bien c'est hier qu'il avait traversé la piste. Dur dur...

Il nous est quand même arrivé de trouver « le » pied.

Un matin, très tôt (j'étais *encore frigorifié*), un gros papa venait de traverser Maiguida, et c'était très très frais ! Trop frais... Car le bestiau n'était pas à plus de deux cent mètres, bien entendu il avait entendu la voiture, et bien entendu, en alerte, il nous attendait : A peine avions nous sauté du Toyota et pris le pied qu'il nous voyait arriver et se mettait à galoper. J'avais le plaisir mitigé de voir détalé à travers les arbustes noircis un superbe taureau rouge frangé de noir, à la mode du pays, portant un trophée grand et massif. Juste celui qu'il nous fallait...

Caramba ! Encore raté !

Notre traque la plus excitante aura justement été celle d'un solitaire. Très gros pied ! Justement, il venait de traverser la piste, et miracle, il se dirigeait du bon côté, s'éloignant du mayo et de ses tolérés... Nous avons enfin notre chance. Pistage sans histoire, facile dans les brûlés... Enfin, je dis facile. Facile pour d'aussi bons pisteurs que Grand Moussa et Yaouba, capables de voir un passage évident là où tu n'es pas foutu de distinguer quoi que ce soit !

Moi, dans ces cas-là, je me contentais de leur faire confiance, et de suivre en essayant de marcher le plus silencieusement, le moins lourdement possible. Ce qui, pour un mec qui a passé les soixante-treize printemps,



(Grand Moussa m'appelait gentiment « Papa » et parfois me poussait au cul dans les talus !),

n'est pas si évident, des fois ça tire un peu quand même dans les genoux. Et puis je profitais du pistage, tant qu'on n'était pas au contact, pour me bricoler un camouflage, mes fameuses « peintures de guerre ».



Peintures de guerre...

Chassant surtout bras et jambes nues (*le short est une vieille habitude de mon temps au Zimbabwe*), membres qui, comme chacun sait, sont bien trop blancs chez un européen et se voient en brousse comme des oriflammes, il faut se les noircir du mieux possible. Pour approcher à vingt mètres, c'est primordial. Un buffle, c'est vrai, voit assez mal. C'est-à-dire que s'il détecte immédiatement le moindre mouvement latéral (*d'où l'importance, quand on arrive très près, d'avancer droit sur lui, et surtout, très très lentement !*), il n'identifie pas très bien les formes : Il peut regarder vers toi en plein découvert, et si tu es parfaitement immobile, si ta silhouette est brouillée par le camouflage, il va te prendre pour une simple souche. Mon truc de brouillage à moi est le plus simple et le moins cher qui soit : Après les brûlés, il y a un peu partout de ces « kékés » à moitié calcinés, dont l'écorce est comme du bouchon brûlé. Je m'en zèbre consciencieusement bras et jambes, sans oublier le visage, trop visible lui aussi, bien qu'abrité sous la casquette camo. Bien sûr, ça s'efface vite, mais ça se refait aussi sans problème.

Donc nous pistons ce solitaire une bonne demi-heure en terrain plutôt favorable, dans mon cinéma intérieur je me vois déjà le rejoindre en train de brouter tranquillement, avec quelques bosquets autour pour l'approcher... Mais bon. Fallait s'y attendre, la trace oblique du mauvais côté, retransverse la piste, aïe aïe aïe, droit vers le mayo. Et s'engouffre bientôt sous la galerie forestière qui garnit les rives. Les pisteurs font des prodiges pour suivre le pied à peine perceptible sur le tapis de feuillage, dans le lacs de branchette et de lianes où j'ai un mal de chien à faire passer arc et carquois sans m'accrocher partout.



Dans la forêt-galerie le long du mayo



Un foutu merdier à traverser...

Commence alors un pistage extrêmement difficile, terriblement lent où chaque pas, chaque geste est mesuré au millimètre pour éviter le moindre bruit. Car il est là, juste devant nous ! On ne le voit pas dans ce fouillis végétal, mais il n'est probablement pas à vingt mètres. En tendant l'oreille, on peut même parfois entendre le léger craquement d'une brindille, un froissement de feuillages... Je n'y crois plus beaucoup, qu'est-ce que je pourrais faire à l'arc dans un merdier pareil ? Mais la traque est tellement passionnante que je suis pris au jeu. Et qui sait, jusque-là, touchons du bois, le vent est bon, le buffle ne sait pas qu'il est suivi, avec un peu de pot il va peut-être ressortir à découvert ?



Le solitaire a rejoint les tolérés de la Woko....



... juste là où le pauvre Alalamo a été encorné.

C'est là, alors que nous soufflons un peu, que Grand Moussa me dit que ce pied-là, il connaît bien ! Et il sait où il va : Vers les tolérés, précisément là où Alalamo, un des meilleurs pisteurs du camp, s'est fait encorner et tuer par un solitaire, en octobre dernier. Ah boon ! Et c'est celui-ci justement. D'après Moussa, c'est bien le vieux salopard, il reconnaît sa trace. Benjamin en doute un peu. C'est vrai qu'on est dans le même secteur, mais il soupçonne les pisteurs de se monter un peu le bourrichon. D'après lui, ce n'est pas forcément le tueur... Ouais, pas forcément.... Quand même, ça n'est pas exclu. Je caresse un moment l'idée de me voir revenir triomphalement au campement avec son trophée, en chevalier vengeur de ce pauvre Alalamo. Mais ça refroidit quand même un chouïa de savoir que le bestiau qu'on piste est probablement un vrai vicieux, et là, on est sur son terrain, toutes les chances sont de son côté. On continue quand même un moment, plutôt tendus. Et puis la piste s'enfonce carrément en plein milieu des tolérés et leurs fouillis de roseaux. Il devient carrément idiot de continuer. Là-dedans, je n'aurai aucune chance de tir, mais peut-être une petite de tomber sur la bête et de me faire charger à bout portant. Je ne me sens pas encore mur pour le suicide. Et ben voilà, c'est con, on s'est bien amusés, mais une fois de plus on laisse tomber.

Alors non, je n'aurai encore pas « mon » buffle cette année. Ca ne va pas changer le monde non plus.

Un autre animal ? Encore aurait-il fallu le chercher, et j'ai voulu, jusqu'à la fin, ne pas gaspiller la moindre chance : On était encore à chercher ce fichu solitaire le dernier jour, dimanche soir, jusqu'à la nuit ! C'est vrai que j'ai au passage foiré une approche sur un joli bubale, il était en plein contre-jour sur le soleil couchant et je le voyais mal. Mais bon, j'ai foiré... Et une autre fois j'aurais sans doute pu tirer un gros phaco, que j'avais approché à vingt mètres... Le sécher aurait été une bonne façon de remotiver l'équipe. Mais dans cette perspective il ne fallait surtout pas rater mon coup ! Comme il y avait quelques branchettes gênantes sur ma ligne de tir, j'ai juste attendu qu'il avance un poil pour bien se dégager, j'avais encoché... Manque de pot, une fois de plus le vent a tourné un chouïa et le bestiau m'a éventé. Ben voyons... Qu'est-ce que tu veux, quand on n'a pas de chance...

Voilà, on va dire que j'ai plus qu'à remettre ça, pas vrai ?
Pourvu que Dieu me prête vie.

A+ mon ami !
Pierre F.

Charnay-Lès-Mâcon, 24/02/2016



Flours de brousse



Le fétiche du campement



Petit chardon



Pas content, le cochon !